

JACYNTHE-MONA FOURNIER

Les préludes du bonheur



GARAGE
VAILLANCOURT

roman

LES ÉDITIONS JCL



Les préludes
du bonheur

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les préludes du bonheur / Jacynthe-Mona Fournier

Nom : Fournier, Jacynthe-Mona, 1951-, auteur

Identifiants : Canadiana 2020009503X | ISBN 9782898041143

Classification : LCC PS8611.O8733 P74 2021 | CDD C843/.6–dc23

© 2021 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Jean-Paul Eid

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition
LES ÉDITIONS JCL
jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
librairie du quebec.fr

Distribution en Suisse
SERVIDIS
servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2021
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque nationale de France

JACYNTHE-MONA FOURNIER

Les préludes
du bonheur

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

À l'aube des grands jours, 2020

*À ma famille, à mes ami(e)s,
à ceux qui me suivent sur ma page Facebook
et aux gens de Kénogami, ma ville,
qui ont toujours répondu à mes questions
et ont partagé leurs nombreux souvenirs,
anecdotes et photographies.*

À mon amour, Serge.

1

Printemps 1947

La jeune fille ne pouvait s'empêcher de jeter un coup d'œil, avec une impatience mal contenue, sur l'horloge accrochée au mur de la classe. Dans quelques minutes, elle pourrait enfin rentrer chez elle pour la fin de semaine. Bien que chargée de devoirs à rapporter et de leçons à apprendre pour le lundi suivant, Monique savait qu'elle s'en débarrasserait le plus rapidement possible une fois le repas du soir terminé. C'est avec un soupir de soulagement qu'elle entendit enfin le son de la cloche annonçant la fin des cours et des recommandations habituelles de M^{lle} Tremblay, leur maîtresse d'école. En silence, les étudiantes quittèrent la classe d'un pas pressé. Elles auraient préféré sortir en courant, mais ce ne leur était pas permis, sous peine d'une punition sévère, de se conduire comme de jeunes enfants indisciplinés. Sur le trottoir en face du couvent Sainte-Cécile, son amie d'enfance l'attendait.

— Enfin libérées pour la fin de semaine, s'exclama Marie-Paule en souriant. Je vais faire un bout de chemin avec toi jusqu'à la route Taschereau.

— Suis-moi donc à la maison, tu pourras souper avec papa et moi et ensuite on fera nos devoirs.

— Rien ne me ferait plus plaisir, mais c'est ma semaine de vaisselle, je ne peux vraiment pas m'esquiver, je serais punie. Et de toute façon, je garde toute la soirée chez M^{me} Francœur, elle va à une réunion des Filles d'Isabelle. Mais, merci quand même, ajouta-t-elle, reconnaissante.

— On se reprendra une autre fois, affirma Monique en se séparant de son amie. Si tu as le temps, passe donc à la maison demain.

Monique continua son chemin sur la rue Fortier et tourna le coin de la rue pour se rendre chez elle. Sa demeure était située presque au bout de la rue Saint-Louis, une rue qui n'était pas encore pavée et où de nouvelles maisons étaient en cours de construction. Elle se réjouissait de savoir que bientôt il y aurait beaucoup de nouvelles familles qui viendraient y habiter.

Kénogami, une ville de compagnie comme il en poussait partout dans la province, avait été fondée en 1912. Avec la guerre qui s'était enfin terminée deux ans auparavant, la plupart des travailleurs, venus de tous les coins de la province et d'ailleurs pour travailler dans ces grandes usines, avaient décidé de s'y établir définitivement. Parmi eux se trouvaient de nombreux anglophones et un grand nombre d'Acadiens. Les logements étant rares, on construisait, parfois à la va-vite, de petites maisons que l'on se promettait d'améliorer plus tard. C'est ce que son père, Jean-Charles Vaillancourt, avait fait lui aussi. Mais il avait veillé à ce que sa maison soit complètement terminée, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Monique savait qu'il avait travaillé dur, d'abord à l'usine de Pâtes et Papier Price Brothers, et par la suite comme mécanicien pour réparer tout ce qui roulait, dans le garage qu'il avait bâti de peine et de misère en ramassant, un peu partout où il le pouvait, les matériaux nécessaires. Parfois,

il devait en acheter à la quincaillerie de M. Bergeron, mais elle l'avait souvent aperçu, par souci d'économie, redresser des clous pouvant encore servir. Personne à Kénogami, à part les *boss* de la compagnie Price et quelques marchands, n'était assez riche pour gaspiller ne serait-ce qu'un seul morceau de bois ou une pièce de métal pouvant encore avoir une quelconque utilité.

Monique admirait son père et elle lui vouait une affection profonde. Il existait une rare complicité entre eux, car les pères de famille n'avaient souvent, et bien malgré eux, que peu de temps pour se rapprocher de leurs nombreux enfants.

Le père de famille était l'homme de la maison à qui on devait respect et obéissance. C'était celui qui assurait à tous le gîte et le couvert, ainsi que l'instruction par son dur labeur. Alors, il n'était pas question pour les enfants d'assaillir, même par des cris de joie, cet homme fatigué qui rentrait de son quart de travail, car il veillait aussi à la discipline : «Attends que ton père arrive !» Cette phrase proférée avec menace par les mères exaspérées avait le pouvoir de faire frémir le plus indiscipliné des enfants.

Or, Monique, elle, n'avait que son père. Sa mère était décédée de la tuberculose lorsqu'elle avait à peine cinq ans. Elle se rappelait vaguement une jeune et jolie femme qui la berçait et lui fredonnait des chansons. N'eût été les photographies qu'elle possédait, elle n'aurait eu que des souvenirs imprécis du doux visage de sa mère. À la mort de celle-ci, c'est son père qui s'était occupé entièrement de sa fille malgré les protestations de ses grands-parents maternels, qui demeuraient à Sainte-Anne-des-Monts, en Gaspésie, et qui auraient préféré éléver l'enfant. Des gens tristes, qui en voulaient encore à leur gendre et qui avaient attribué la mort de leur fille à son mari, cet

homme ambitieux qui voulait travailler dans une usine et avait préféré s'exiler dans cette autre partie de la province, croyant faire fortune, plutôt que de continuer à vivre de la pêche.

La jeune fille entra chez elle et fut heureuse de constater que M^{me} Gagnon, leur aide-ménagère, avait déjà dressé la table. Son père avait insisté pour embaucher quelqu'un qui leur viendrait en aide pour accomplir certaines tâches ménagères. Monique en profitait pour apprendre comment tenir une maison. Et presque tous les étés, elle visitait ses grands-parents en Gaspésie. Sous la supervision de sa grand-mère et de ses tantes, elle préparait des recettes simples et nourrissantes, et elle ne manquait jamais de revenir enrichie de connaissances diverses acquises dans ce magnifique coin de pays.

Monique déposa ses livres dans sa chambre et enleva son uniforme pour passer une simple jupe et une blouse de coton. Devant le miroir, elle en profita pour détacher ses cheveux qui cascadèrent sur ses épaules. Ses grands yeux sombres et aguichants, veloutés comme ceux de sa mère, lui affirmait souvent Jean-Charles, étaient frangés de longs cils. Son nez légèrement retroussé et sa bouche aux lèvres naturellement roses formaient, dans un visage à l'ovale parfait, le plus charmant des minois, encadré de longs cheveux châtain clair. Lorsqu'elle souriait, ses petites dents blanches luisaient comme les perles que son père lui avait offertes pour ses quinze ans. Monique possédait déjà un charme dont elle n'était nullement consciente.

Son père serait bientôt de retour du travail et il n'aimait pas rentrer à la maison sans avoir son repas sur la table. Selon lui, plus il consacrerait de temps à son garage, plus il récolterait d'argent et plus il pourrait offrir à sa fille le confort nécessaire, les voyages en Gaspésie et les études dont elle rêvait.

Monique prépara rapidement le souper, composé de poisson et de pommes de terre. Tous les vendredis, il fallait faire maigre et son père lui affirmait souvent que ce n'était que pour encourager les marchands de poissons.

Elle l'entendit qui arrivait.

— Ça sent la mer ici, commenta Jean-Charles en refermant la porte de la maison. Je suis affamé ! Mes sandwichs de ce midi ne sont plus qu'un lointain souvenir.

— Allez vous laver les mains et je vous sers tout de suite, répondit-elle en plaçant les légumes sur la table.

Tous les deux s'assirent et mangèrent en silence pendant un instant.

— Mmm, c'est tellement bon, ma fille, que ça se mange les yeux fermés ! Le poisson était frais cette fois-ci. Tu deviens une cuisinière hors pair, ajouta-t-il en lorgnant les biscuits qu'elle avait préparés la veille.

— Et vous, rétorqua-t-elle en souriant, vous devenez de plus en plus gourmand et c'est un des péchés capitaux, vous savez !

— Ne t'attends surtout pas à ce que je me sente coupable. Les rationnements ont été tellement sévères pendant toutes ces années de guerre. Il n'y avait pas que les vendredis où il fallait faire maigre, mais il y avait aussi les mardis sans viande ! Tu t'imagines ? continua-t-il en déposant sa tasse de thé. Une province riche comme la nôtre, devoir se serrer la ceinture au point d'étouffer, pour ravitailler les troupes anglaises, et les nôtres, bien entendu. Comme les petites douceurs de la vie sont encore assez rares, je refuse de me priver au nom de la religion ou pour faire plaisir au curé. Tu le vois bien, lui, comme

il est gras ! Mon père me l'a toujours dit : « Si tu ne veux pas travailler, alors fait un prêtre ou un frère. » Je commence à penser qu'il avait raison, il a une servante qui prend soin de lui mieux que sa propre mère et...

— Papa, l'interrompit Monique en riant, laissez donc faire, j'ai compris, allez, servez-vous autant de biscuits que vous le désirez, ajouta-t-elle en lui retirant son assiette vide. Et pour une fois, prenez donc le temps de digérer un peu et de fumer votre cigarette. Le garage et tout ce qu'il y a dedans ne s'envoleront pas !

— Tu as bien raison, on ne gagne rien à être trop pressé, admit-il en sortant son paquet de tabac de la poche de sa chemise pour rouler sa cigarette.

Une fois la cuisine rangée, Monique sortit ses livres et ses cahiers qu'elle étala sur la table de la cuisine. C'est une habitude qu'elle avait acquise dès sa première année d'école. Lorsque ses travaux scolaires seraient terminés, elle serait libre de pratiquer sa leçon de piano pour le lendemain. Dès l'âge de six ans, son père, heureux de découvrir un professeur de piano, l'avait inscrite sans hésiter à des cours. Dans sa famille, on jouait de la musique et il ne voulait pas que ce talent demeure inexploité chez sa fille. À son grand bonheur, Monique s'était avérée une enfant extrêmement douée et docile, qui ne rechignait que rarement devant le solfège et les pièces de musique classique que son professeur, M^{me} McLean, lui enseignait. Il n'avait jamais besoin de la pousser à répéter ses leçons de musique, car pour la fillette, jouer du piano faisait partie de ses plaisirs d'enfant.

Mais Monique grandissait et Jean-Charles n'ignorait pas que bientôt cette petite fille n'en serait plus une. Parfois, il songeait à l'envoyer en pension, mais devant le coût exorbitant des

institutions et des couvents, il se disait qu'avec les conseils de sa famille et de ses amis, il saurait bien veiller sur elle. Surtout, il refusait d'être séparé de son enfant. C'était tout ce qui lui restait de sa Lyna dont il gardait toujours le souvenir dans son cœur, même si dix années s'étaient écoulées depuis son décès.

Après avoir éteint sa cigarette et remisé son paquet de tabac, Jean-Charles se leva en soupirant et ramassa sa casquette.

— Bon, je ne resterai pas trop tard au garage. Et toi, après tes devoirs, que comptes-tu faire ?

— Je crois que je vais monter sur le cran. Les petits Martel vont sûrement y aller, ne vous inquiétez pas, je ne serai pas toute seule. Il fait tellement beau dehors, ça me donne l'envie de grimper et de courir.

En souriant, Jean-Charles hocha la tête et, pendant un court instant, il lui envia sa jeunesse et son insouciance.

— Ne reste pas trop longtemps dehors, et si le cœur t'en dit, viens donc me rejoindre au garage, on prendra un Coke, tous les deux, ajouta-t-il en sortant.

Monique traversa la rue et rejoignit les enfants qui se préparaient à escalader la colline rocheuse qu'ils appelaient «le cran à Jos». On pouvait y grimper par la pente douce sur le côté ou passer par les trois paliers de gros rochers qu'il fallait escalader un à la fois. Une fois en haut, un promontoire naturel se dressait et, de là, on pouvait apercevoir la ville, Kénogami, et l'usine Price Brothers, la plus grosse papeterie au monde dans les années vingt, ainsi que les installations des barrages de Shipshaw. Plus à l'est, c'était Arvida avec son usine où on coulait de l'aluminium, et cette usine, Alcan, comme on l'appelait, employait plus de dix mille travailleurs. Pendant la guerre, elle avait été une très

grande productrice d'aluminium. Si le temps était clair, du côté sud on apercevait Jonquière. Plus au nord se trouvait une autre colline semblable au cran, mais Monique n'y était jamais allée. En la regardant, ce qui la fascinait, c'était les montagnes qui se dressaient les unes derrière les autres, jusqu'à ce que le regard se confonde avec l'horizon et qu'elles disparaissent de sa vue. Qu'y avait-il donc derrière ces monts inexplorés ? Et lorsqu'elle contemplait ce paysage magnifique, elle laissait trop souvent son esprit vagabonder.

* * *

Le lendemain, après avoir assisté à sa leçon de piano, elle retourna chez elle afin de dresser sa liste d'épicerie pour la semaine à venir. Son père et elle profitaient de cette journée pour faire les comptes du garage et planifier leur budget. Ensuite, ils se rendaient au marché et, au retour de leur expédition, Monique planifiait quels seraient les menus pour les prochains jours. C'était une routine confortable qu'ils avaient établie depuis que Monique était capable de cuisiner presque tous les repas.

Au début de l'après-midi, pendant qu'elle rangeait leurs achats, elle aperçut Marie-Paule qui arrivait à bicyclette, sa plus jeune sœur assise dans le panier attaché à l'avant, les petites jambes pendantes et le sourire aux lèvres.

— Salut, Monique, lança-t-elle, j'espère que je ne te dérange pas. Peux-tu m'aider à sortir Gisèle de son trou ?

— Tu en as des idées, toi, mettre la petite comme ça dans le panier ! Allez, viens, Gisèle, dit-elle à l'enfant en la prenant dans ses bras. Et puis, non, tu ne me déranges pas. Entrez, toutes les deux, j'ai justement une belle liqueur pour nous autres, et il doit rester quelques biscuits si papa ne les a pas tous avalés.

Après s'être servies, les jeunes filles s'installèrent sur la galerie avant. C'était une belle journée ensoleillée, et malgré les relents apportés par le moulin à papier de la compagnie Price Brothers, on pouvait quand même capter l'odeur de la nature qui s'éveillait en ce début de juin.

— Tu ne sais pas la dernière nouvelle, commença Marie-Paule. Il paraît qu'à partir de la fin de l'école, il va y avoir des danses le samedi soir dans la salle de l'école protestante. Tu n'imagines pas un peu tout le beau monde qu'on va pouvoir rencontrer!

— Oui, mais est-ce que toi et moi aurons la permission d'assister à ces danses? Tu sais que papa est très sévère et surveille toutes mes sorties.

— C'est la même chose pour moi. Si je ne suis pas chaperonnée par mon grand frère ou par quelqu'un d'autre de la famille, pas question que j'aille quelque part, avoua-t-elle, l'air boudeur. Mais si on dit aux parents qu'on sera accompagnées et que ton père va nous reconduire et revient nous chercher, je pense qu'on a une chance d'y aller.

— Je vais lui en parler cette semaine, répondit Monique, et on s'organisera pour le reste. Tu verras, je serai très convaincante.

Les jeunes filles se sourirent, complices comme toujours.

— J'ai oublié de te dire qu'hier soir, la police est, encore une fois, allée chez nos voisins, les Woodland. Le père Jack avait bu comme il le fait souvent et il était en train de tout casser dans la maison. Son gars a bien essayé de le calmer, mais il n'a réussi qu'à récolter un bon coup de poing au visage. Comme il le dit, «c'est mieux moi que ma mère et ma petite sœur». Ils ont

encore amené Jack au poste de police. Lundi, il aura dessoulé et reviendra à la maison, mais on sait que tout recommencera dans quelques jours.

— Oh non ! s'exclama Monique. Et papa qui comptait sur lui ! Tu parles d'un mauvais employé. Je crois que cette fois-ci, il va le mettre à la porte. Le problème, c'est que les bons mécaniciens ne courrent pas les rues et papa est débordé d'ouvrage.

* * *

Robert Woodland, dit Bob Wood, pédalait, les mâchoires serrées. Il était nerveux à la pensée d'avoir à demander à Jean-Charles Vaillancourt la place de mécanicien que son ivrogne de père avait définitivement perdue.

Il adossa la vieille bécane contre le mur du garage et poussa la porte. Jean-Charles le vit venir vers lui, la joue tuméfiée, l'air d'un animal pris au piège. Il craignait que le jeune homme ne soit aussi mauvais que son paternel.

— Qu'est-ce que tu fais ici, et qu'est-ce que tu veux ? Si tu viens me demander de reprendre ton père, c'est non ! Alors, ne perds pas ton temps. D'ailleurs, tu devrais être à l'école à l'heure qu'il est.

— Non, monsieur Vaillancourt, je ne vous demande pas de reprendre mon père. Et pour l'école, j'ai dû abandonner mes études, avoua-t-il tristement. Alors ce que je viens faire ici, c'est vous demander de m'engager à sa place, déclara le jeune homme.

Les mains sur les hanches, Jean-Charles s'apprêtait à répondre quand Robert leva la main.

— S'il vous plaît, monsieur Vaillancourt, continua-t-il d'une voix mal assurée, écoutez-moi d'abord et, ensuite, vous prendrez votre décision. Je suis un bon mécanicien et, contrairement à mon père, je suis honnête et travailleur. Bien sûr, je n'ai pas autant d'expérience que lui, mais moi, la mécanique, c'est ma passion. Si vous m'engagez, vous ne le regretterez pas, affirma-t-il en le regardant dans les yeux.

Le gamin se rendait bien compte que le garagiste était débordé de travail en regardant toutes les voitures en attente de réparation et espérait que Jean-Charles lui donnerait sa chance. Ce dernier se passa la main sur le menton et, après un moment de silence, il déclara :

— Bon, on va faire comme ça. Là, je te prends à l'essai pour la semaine, proposa-t-il. Et ne va pas te mettre des idées dans la tête, je ne le fais pas pour toi, mais pour ta mère qui a toujours été une amie pour moi. Si samedi je suis satisfait de ton travail, alors la *job* est à toi. Mais aussitôt que tu fais une niaiserie, tu prends la porte. Tu m'as bien compris ?

Les yeux du jeune homme s'embuèrent et, pendant un instant, il dut reprendre son souffle, soulagé et croyant à peine ce qu'il venait d'entendre.

— Oui, j'ai compris. Merci, monsieur Vaillancourt, merci beaucoup. Je vous le répète, vous ne le regretterez pas, affirma-t-il encore une fois.

— Tiens-toi-le pour dit ! Quand peux-tu commencer ?

— Tout de suite, si vous voulez.

Après avoir toisé le jeune homme, Jean-Charles ajouta :

— Va dans le bureau et passe une combinaison. Ensuite, viens me rejoindre.

Robert fila revêtir le vêtement en question et revint prestement vers Jean-Charles qui le mit aussitôt au travail.

L'avant-midi s'écoula rapidement, et quand arriva l'heure du midi, le garagiste sortit son repas.

— Je suppose que tu n'as pas apporté ton lunch. Tiens, lui dit-il en lui tendant deux sandwichs. Va t'asseoir au soleil sur le banc dehors pendant que je fais quelques appels.

Par la fenêtre du garage, Jean-Charles, perplexe, observait le jeune homme. Il n'avait guère une bonne réputation, on le disait batailleur, et il se tenait souvent avec des *bums* de la ruelle où il habitait. Ces jeunes faisaient la loi et souvent ils affrontaient ceux des autres rues; les bagarres étaient fréquentes. Mais lorsqu'il le vit mordre dans un des sandwichs, il réalisa que Robert ne mangeait probablement pas à sa faim. Et c'est avec étonnement qu'il le vit regarder le second sandwich avec convoitise, mais le remettre dans son emballage et le placer dans la poche de sa veste.

Jean-Charles oublia son téléphone et l'appel qu'il devait passer. Il fouilla rapidement dans sa boîte à lunch, sortit les biscuits et ramassa deux bouteilles de boisson gazeuse. Mine de rien, il vint s'asseoir avec Robert.

— Tiens, j'avais oublié ça, dit-il en lui tendant les friandises. Prenons notre liqueur et après tu te reposeras un peu. On a fait un bon avant-midi. Cet après-midi, on va être moins occupés, alors je te ferai faire le tour du garage.

— Merci, monsieur Vaillancourt, se borna à répondre Robert, avant de mordre dans un biscuit en fermant les yeux.

Une partie de la semaine s'écoula et le jeune homme n'apporta que quelques morceaux de pain pour son repas du midi. Jean-Charles avertit Monique d'ajouter des sandwichs, du lait et des fruits avec son repas habituel. Il affirmait à Robert que sa fille le trouvait trop maigre et qu'elle essayait de le remplumer. Et pas question qu'il ne vide pas sa boîte à lunch. Alors, si ça ne dérangeait pas Robert de bien vouloir partager sa nourriture, cela lui rendrait service. Le jeudi soir, comme Monique avait cuisiné un ragoût de bœuf, il invita son nouvel employé à partager leur souper, histoire de faire le bilan de la semaine qui s'achevait. Il voulait surtout s'assurer que le garçon avale un repas décent, pour une fois.

— Encore un peu de thé? demanda Monique au jeune homme.

— Oui, s'il vous plaît, répondit celui-ci en lui tendant sa tasse et en la remerciant d'un signe de la tête.

Jean-Charles et Monique avaient essayé de faire la conversation pendant le repas, car il s'était vite aperçu que Robert, le fameux Bob Wood de la ruelle, était un grand timide sous ses airs de dur à cuire. De plus, il tentait d'avoir de bonnes manières à table en s'efforçant de manger au même rythme que Jean-Charles. Monique décida donc d'ignorer ses airs de chat affamé.

La jeune fille l'avait aperçu plusieurs fois lorsqu'elle rendait visite à Marie-Paule. Il était beau garçon, grand et très mince,



Kénogami, 1947

Monique Vaillancourt est passionnée par le piano, et tous ceux qui la connaissent s'entendent pour dire qu'elle a un indéniable talent. Toute sa vie, rien n'a pu l'arracher aux touches de son précieux instrument, jusqu'à ce qu'elle tombe amoureuse de Robert Woodland, un aide-mécanicien travaillant au garage de son père.

Or, lorsque la jeune femme aborde des questions d'avenir avec son bien-aimé, ce dernier hésite à s'engager. Et au moment où leur relation commence à battre de l'aile, un événement tragique vient déchirer la famille Woodland. Bouleversé, Robert ressent un urgent besoin de s'évader et, sans préavis, il s'enrôle dans la marine, laissant derrière lui l'écho de quelques rêves brisés.

D'emblée dévastée par ce départ, Monique décide de suivre ses propres aspirations. Encouragée par des amis influents, elle réussit à entrer au Conservatoire de musique et à se tailler une place dans la sphère artistique. Mais son univers chavire encore quand elle aperçoit son ancien prétendant durant un concert... Ces retrouvailles seront-elles le prélude d'une nouvelle déception ou d'un bonheur à la mélodie enivrante ?

Inspirée par la charmante ville de Kénogami qui l'a vue grandir, Jacynthe-Mona Fournier nous offre un roman d'époque authentique qui relate à la fois l'essor d'une région et l'ivresse des élans du cœur.

